



Introduction au pluralisme en bibliothèques

Intervention d'Alberto Manguel, écrivain, traducteur et critique littéraire argentin-canadien et parrain de « Strasbourg, Capitale mondiale du Livre ».

Journée d'étude « Comment faire vivre le pluralisme en bibliothèques ? » du 6 novembre 2025 à Strasbourg co-organisée par la Ville de Strasbourg et la Bibliothèque publique d'information (Bpi).

<https://pro.bpi.fr/comment-faire-vivre-le-pluralisme-en-bibliotheque/>

Bonjour, je m'adresse à vous en tant que lecteur. Je ne suis pas bibliothécaire, mais j'aime les bibliothèques. Donc, on va parler des bibliothèques plurielles. Jorge Luis Borges a observé dans un essai pionnier qu'une traduction peut être compromise comme équivalente à un brouillon, et que la seule différence entre une traduction et une première version d'un texte est purement chronologique et non hiérarchique. Là où le brouillon précède l'original, la traduction la suit. Supposer que toute recombinaison d'éléments est nécessairement inférieure à l'original, écrit Borges, revient à supposer que le brouillon 9 est nécessairement inférieur au brouillon H, puisqu'il ne peut y avoir que des brouillons. Le concept de texte définitif ne relève que de la religion ou de la fatigue. On peut en dire autant de toute bibliothèque, à n'importe quel stade de son histoire mouvementée. Il n'existe pas de bibliothèque définitive, quelle que soit la manière dont elle se définit et quel que soit son contenu. En français, nous avons le terme utile de médiathèque qui tient compte du fait qu'une bibliothèque contient plus que des livres : des cartes, des images, des objets, des enregistrements et toutes les formes de l'écrit, y compris, bien sûr, les livres. Les livres nous enseignent beaucoup de choses, bien avant que celles-ci n'entrent matériellement dans nos vies et dans les sociétés de l'Écrit. Le livre physique et le livre virtuel sont tous deux des objets très vivants comme des créatures qui respirent et partagent notre bureau et notre lit. Cette intimité, cette confiance est très ancienne chez les lecteurs. Les livres, en tant qu'objets vivants, sont les premiers protagonistes de notre littérature. L'*Épopée de Gilgamesh* ne commence pas avec le roi aventurier, mais avec une boîte au sommet d'une tour qui contient les tablettes de lapis-lazuli, le livre sur lequel le poème est écrit. Dans les premières pages du *Mahâbhârata*, le barde Ugrashravas parle des Védas sacrés et des contes de Bhârata qui éclaireront les auditeurs. Depuis ces temps lointains, les livres ont défini les personnages qui les lisent ou les possèdent, le livre dans le livre devenant le miroir du protagoniste qui est le miroir du lecteur et aussi de l'écrivain, comme la pièce dans laquelle Hamlet met en scène le piège pour son oncle incestueux et qui dépeint aussi implicitement le prince lui-même.

Le plus célèbre et le plus cher de ces lecteurs est peut-être Alonso Quijano, le vieil homme qui devient Don Quichotte grâce à ses lectures. Le prêtre du village et le barbier, pour le guérir de ce qu'ils perçoivent comme de la folie, jettent



la plupart des livres du vieil homme au feu et emprisonnent ceux qui ont survécu derrière un mur de briques pour faire croire que la bibliothèque n'a jamais existé. Lorsque, après deux jours de convalescence, Don Quichotte quitte son lit et va chercher le réconfort de ses livres, il ne les trouve pas. On lui dit qu'un sorcier est arrivé une nuit sur un nuage et a fait disparaître les livres et la pièce où ils se trouvaient dans un nuage de fumée. Cervantes ne nous dit pas ce que Don Quichotte ressent lorsqu'il apprend la nouvelle. Il se contente de dire que le chevalier resta chez lui pendant deux semaines, sans dire mot sur la poursuite de sa quête chevaleresque. Sans sa bibliothèque, Don Quichotte n'est plus celui qu'il était. Mais ensuite, en réfléchissant à ses lectures, lors d'une conversation avec le barbier et le prêtre, et en se souvenant des livres qui lui avaient appris que le monde avait besoin de l'éthique chevaleresque, sa force imaginative lui revient. Il quitte sa maison, recrute un paysan voisin, Sancho Panza, comme écuyer, et s'élançait dans de nouvelles aventures dans lesquelles, même s'il continuera à voir le monde à travers les mots imprimés des histoires, il n'en aura pas besoin au sens matériel. Ayant perdu ses livres en tant qu'objet, Don Quichotte reconstruit sa bibliothèque dans son esprit et trouve dans les pages dont il se souvient une source de réconfort renouvelée. Don Quichotte ne lira plus aucun livre. Même celui qui raconte ses propres aventures, lorsque lui et Sancho découvrent leur chronique imprimée dans une presse de Barcelone. Car Don Quichotte a désormais atteint le statut de lecteur parfait, connaissant ses livres par cœur au sens strict du terme.

Dans une société du livre, la bibliothèque est profondément ancrée dans son tissu social, en tant que symbole central de cette société, car c'est dans ses livres, ses documents, que réside son identité. Dès les débuts du monde judéo-chrétien, le rouleau contenant la *Torah* était considéré comme une bibliothèque de textes sacrés, une archive appartenant à chaque membre de la communauté juive. Selon le *Talmud*, chaque Juif adulte est censé acheter ou copier un rouleau de la *Torah* avec l'obligation de le lire attentivement. Au début, l'étude de la *Torah* était, bien sûr, principalement orale. Ce n'est qu'au Moyen-Âge qu'il a été jugé essentiel pour un érudit de posséder non seulement une *Torah*, mais aussi une bibliothèque pour l'aider dans ses études. Le respect pour l'écrit était tel qu'une pratique apparue au Moyen-Âge prescrivait que tout texte qui n'était plus utilisable devait être enterré avec respect dans le cimetière, souvent dans la tombe d'un érudit. Plus tard, une pièce de la synagogue fut réservée à cet effet, appelée la *Gueniza*, de sorte que ces espaces devinrent, pour ainsi dire, des archives involontaires, dont la *Gueniza* célèbre de la synagogue du Caire est la plus connue. Une autre coutume juive liée à l'écrit veut que si un livre tombe par terre, il doit être embrassé avant d'être replacé sur l'étagère. Je me souviens de ma grand-mère de 90 ans se penchant péniblement pour ramasser un livre, n'importe quel livre, qu'elle avait laissé tomber, et le portant respectueusement à ses lèvres. Elle croyait en toute mythologie du livre. Par exemple, chaque fois que je m'arrêtais de lire, elle me rappelait de fermer mon livre avant de quitter la pièce. Si je le laissais ouvert, disait-elle, le démon de l'oubli se glisserait entre les lignes et me ferait oublier ce que j'avais appris. Salman Rushdie raconte que sa famille musulmane pratiquait à peu près le même rituel. Non seulement le *Coran*, même l'annuaire téléphonique, méritait, s'il tombait par terre, le baiser rédempteur. Cette vénération du livre peut bien conduire, dans certains cas, à une idolâtrie aveugle. Collectionner des livres sans les lire, vénérer un livre comme intouchable, être tellement

impressionné par un livre qu'on le laisse fermé sur l'étagère, cela contribue également à assurer une sorte d'immortalité à l'écrit, qui rend les bibliothèques merveilleusement résistantes, parfois même après leur destruction physique, persistant dans l'esprit de leurs lecteurs, contre toute attente dans le meilleur des cas, combattant les préjugés avec des arguments. Dans un certain sens, les bibliothèques suivent la notion problématique d'inclusivité évoquée dans la Grèce antique, où chaque cité-état jouissait d'une souveraineté territoriale, décrétrait ses propres lois, était protégée par ses propres dieux et se vantait d'avoir une assemblée citoyenne qui, tout en se considérant comme égalitaire, excluait les mineurs, les étrangers, les femmes et les esclaves. À l'instar de ces cités-états antiques, la plupart des bibliothèques se définissent consciemment comme inclusives, mais elles ne peuvent agir que dans les limites de leurs propres lois, s'efforçant de trouver, comme beaucoup de nos sociétés actuelles, des stratégies conscientes et compatissantes qui se situent entre l'admission aveugle de tous documents offerts, toute personne demandeuse d'asile et les limites soigneusement pesées d'une production éditoriale et d'une immigration toujours croissante. Une ambition saine qui a son côté sombre. Alexandrie, pour revenir à l'exemple classique, voulait contenir tous les livres qui atteignaient ses côtes. En conséquence, le bibliothécaire Callimaque a dû inventer le Pinakes, le premier catalogue systématique des bibliothèques en Occident, répertoriant ce qui était acceptable pour les bibliothécaires alexandrins et laissant de côté certaines œuvres indésirables qui sont devenues la proie des rats et des vers. Aussi accueillante que puissent être les portes d'une bibliothèque, même Alexandrie ne pouvait tout contenir.

Malheureusement, toutes les bibliothèques, même les plus généreuses, existent sous l'ombre d'une forme de censure, idéologique, spatiale, esthétique, budgétaire, qui conduit nécessairement à des éliminations ou à des euthanasies fantaisistes. Pour diverses raisons, il y aura toujours des cas où les étrangers seront exclus. Les étrangers étant compris comme toute personne ou toute chose qui ne suit pas le dogme de l'institution. À notre époque, le développement de la technologie électronique a permis une forme moderne de censure inaccessible jusqu'à présent aux tyrans. Des rapports universitaires récents ont confirmé que certaines bibliothèques numériques sont purgées de tout contenu considéré trop libéral. Le propriétaire invouable de Tesla vient de lancer Grokipédia, une encyclopédie en ligne qui s'appuie sur l'intelligence artificielle et s'alignera sur ses opinions de droite. L'intelligence artificielle ne raisonne pas. Elle utilise des données statistiques, éthiques ou non, en dehors de toutes directives morales, et apprend à une vitesse si étonnante pour améliorer son efficacité que l'esprit humain ne peut suivre le progrès de son apprentissage. L'intelligence artificielle peut imiter les émotions, mais en tant que machine elle n'a pas d'émotions. Et si les ingénieurs voulaient façonner les stratégies de l'intelligence artificielle, en créant par exemple une bibliothèque inclusive, ils en seraient empêchés car ils ne seraient pas en mesure de façonner le comportement de l'intelligence artificielle sans comprendre son fonctionnement. La Grokipédia se présente sans complexe comme une bibliothèque fondée sur les préjugés et les partis pris politiques. À l'opposé du spectre éthique, on trouve un exemple remarquable datant du début du 19^e siècle. Le fait qu'il ne se soit jamais concrétisé importe moins que le fait qu'il a été conçu comme une possibilité imaginative d'une bibliothèque généreuse et inclusive. À la



fin des années 80, j'ai vu une exposition à la Bibliothèque nationale de Paris consacrée aux dessins hallucinatoires d'Étienne-Louis Boullée. Boullée vivait à Paris à l'époque de la Révolution française et a imaginé de nouveaux concepts architecturaux, tels que celui d'architecture enterrée et d'architecture des ombres afin d'obtenir, par exemple, le fait de ne pas refléter la lumière sur les pierres et les bâtiments. Ces projets visionnaires, qui ne virent jamais le jour sauf sur le papier, comprennent une basilique, un colisée, un nouveau pont enjambant la Seine, un cénotaphe pour Isaac Newton et, plus proche de mon cœur, une salle de lecture colossale pour la bibliothèque royale. Répudié par la politique de terreur de Robespierre, qui divisait la population, et s'inspirant des livres du 17^e siècle d'Athanasius Kircher, Boullée a conçu une bibliothèque de Babel, imaginé comme un gigantesque cône posé sur un fronton carré, avec des figures en spirale s'élevant vers le sommet, comme si, malgré la malédiction de Babel, l'humanité avait réussi à retrouver une langue commune. Boullée s'intéressait moins à la construction de ce projet qu'à leur conception. Son souhait était de créer des espaces imaginaires qui pourraient peut-être, mais pas nécessairement, permettre à la réalité de les occuper matériellement. C'est dans de telles imaginations que doit résider notre espoir.